

“Avec Abdelmalek SAYAD (sociologue algérien), le sociologue se fait écrivain public. Il donne la parole à ceux qui en sont le plus cruellement dépossédés, les aidant parfois, autant par ses silences que par ses questions, à trouver leurs mots, à retrouver, pour dire une expérience qui la contredit en tout, les dires et les dictons de la sagesse ancestrale, les “mots de la tribu” qui décrivent leur **exil**, *alghorba*, comme un occident, une chute dans les ténèbres, un désastre obscur.

(...)

Les principes de l'épistémologie et les préceptes de la méthode sont de peu de secours, en ce cas (pour témoigner de ce que nous avons vu et entendu), s'ils ne peuvent s'appuyer sur des dispositions plus profondes, liées, pour une part, à une expérience et à une trajectoire sociale. (...) Dans un article paru dans Actes de la recherche dès 1975, c'est-à-dire bien avant l'entrée de “l'immigration” dans le débat public, Abdelmalek Sayad déchire le voile d'illusion qui dissimulait la condition des “immigrés”, et révoque le mythe rassurant du travailleur importé qui, une fois nanti d'un pécule, repartirait au pays pour laisser place à un autre. Mais surtout, en regardant de près les détails les plus infimes et les plus intimes de la condition des “immigrés”, en nous introduisant par exemple au plus secret des souffrances liées à la séparation à travers une description des moyens qu'ils emploient pour communiquer avec le pays, ou en nous menant au cours de la contradiction constitutive d'une vie impossible et inévitable au travers une évocation des mensonges innocents par qui se reproduisent les illusions à propos de la **terre d'exil**, il dessine à petites touches un portrait saisissant de ces “personnes déplacées”, dépourvues de place appropriée dans l'espace social et de lieu assigné dans les classements sociaux. Comme Socrate, l'immigré est *atopos* sans lieu, déplacé, inclassable. Rapprochement qui n'est pas là seulement pour ennoblir, par la vertu de la référence. Ni citoyen ni étranger, ni vraiment du côté du Même, ni totalement du côté de l'Autre, “l'immigré” se situe en ce lieu “bâtard” dont parle aussi Platon, la frontière de l'être et du non-être social. Déplacé au sens d'incongru et d'importun, il suscite l'embarras; et la difficulté que l'on éprouve à le penser – jusque dans la science, qui reprend souvent, sans le savoir, les présupposés ou les omissions de la vision officielle – ne fait que reproduire l'embarras que crée son existence encombrante. De trop partout, et autant, désormais, dans sa société d'origine que dans sa société d'accueil, il oblige à repenser de fond en comble la questions des fondements légitimes de la citoyenneté et de la relation entre l'Etat et la Nation ou la nationalité. Présence absente, il nous oblige à mettre en question non seulement les réactions de rejet qui, tenant l'Etat pour expression de la Nation, se justifient en prétendant fonder la citoyenneté sur la communauté de langue et de culture (sinon de “race”), mais aussi de la “générosité” assimilationniste qui, confiante que l'Etat, armé de l'éducation, saura produire la Nation, pourrait dissimuler un chauvinisme de l'universel. Entre les mains d'un tel analyste, “l'immigré” fonctionne, on le voit, comme un extraordinaire analyseur des régions les plus obscures de l'inconscient”.

Pierre Bourdieu, Préface, in Sayad Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, éd. De Boeck, 1991, p. 5-8.